

LES CHIENS PUTRIDES, LES CHIENNES LUBRIQUES



Cedric Peche

Les chiens putrides,
les chiennes lubriques

© Cedric Peche, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7530-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1. Viens, ô, ma frégate, sur les rives irréelles, insensées, viens, passe de l'autre côté :

— Mais où as-tu déniché pareilles putes ?

Sam Valtz n'entendit pas la question. Il regardait prendre corps ce projet sur lequel il s'était démené. Une pleine année passée à déployer mille et une ruses pour convaincre Franck Laporte de miser sur son émission.

Le succès de « 50 x 24 H », l'émission vedette d'Antenne C, avait suffisamment échaudé TVAs pour conduire son directeur des programmes à opter en faveur du projet le plus avancé parmi ceux qu'il avait étudiés, soit précisément celui de Sam Valtz, spécialiste avéré du racolage télévisuel avec qui TVAs n'avait jusqu'alors jamais osé travailler tant sa réputation était déplorable.

Laporte pivota sur lui-même et orienta son buste en direction de Valtz. Un mince sourire flottait sur les lèvres du producteur. Le mouvement l'extirpa de sa rêverie. Il leva des yeux interrogateurs vers Laporte.

— Hein ? Excuse, Francky, tu disais ?

— Où as-tu dégotté des filles aussi vulgaires ?

Valtz se rengorgea. Son sourire s'élargit. Il croyait dur comme fer à son projet. Un coup énorme ! Le tournant de sa carrière ! Nocturama Productions allait décoller. Il imagina fugacement sa future villa, son compte en banque blindé et des fêtes orgiaques chaque soir en son honneur.

— Ça, c'est... ma valeur ajoutée !

Valtz éclata d'un rire égrillard. Laporte gratifia sa réplique d'un sommaire rictus et reporta son attention sur la scène qui se déroulait de l'autre côté de la vitre du studio.

— « 90% des bénéfices tirés de l'exploitation commerciale des prénoms, noms, pseudonymes, images, etc..., des candidats reviennent à la société de production ». Normal, vu que nous nous chargeons intégralement de la promotion de l'émission. (...)

Un soupçon d'anxiété s'empara de Laporte, aussitôt évacué par sa morgue naturelle. Non, ils n'étaient pas allés trop loin. Ni plus ni moins loin qu'il ne fallait pour ouvrir ces jeux du cirque que l'audience réclamait afin de se repaître à satiété d'impudeur ; s'en repaître jusqu'à atteindre cette délicieuse sensation nauséuse qui tire un semblant de frisson au téléspectateur rivé au fond de son canapé.

— Vous n'aurez ni journaux, ni radio, ni télé. (...)

Son regard se posa sur la posture exagérément lascive qu'adoptait une des candidates sur sa chaise. La pulpe de ses lèvres menaçait d'éclater et lui conférait un air buté. La silicone dressait ses seins et la saillie de ses fessiers ressortait d'une cambrure invraisemblable. Une hardeuse lovée sur le capot d'une voiture.

— Cependant, vous aurez le droit d'emmener un livre à l'intérieur.

La fille gloussa. La précision de l'assistante de production qui les briefait lui paraissait si incongrue qu'elle l'avait prise pour une vanne.

Laporte ne put juguler un fou rire nerveux. Il s'en étrangla presque, les yeux embués. Valtz le dévisagea, interdit, l'espace de trois secondes. Puis se mit à rire à gorge déployée sans trop savoir pourquoi.

De l'autre côté de la vitre, le groupe les observa avec étonnement. L'assistante rattrapa le coup en plaçant une ineptie du style : « Avec des boss aussi délire, ça va être grave top ! ».

Elles se sentirent toutes tenues de se gondoler, ce qui ne fit que redoubler l'accès de tortillage des deux autres.

En un éclair, le studio s'emplit d'une cascade de rires aux consonances forcées, comme des marionnettes pourvues d'une seule et même nuance vocale, répétée à l'infini et s'accordant en une scansion mécanique effrayante.

2. Des petits jeunes qui n'en veulent :

— Bonjour. Asseyez-vous. Comment vous appelez-vous ?

— Steven.

— Très bien, Steven. Qu'est-ce que vous aimez faire dans la vie ?

— Euh (...), ben, faire la teuf avec des potes !

— Hum, hum. Et quoi d'autre ?

— Euh, ... Ouais, euh, je kiffe grave les afters aussi !

— Merci, Steven, ça sera tout. Au revoir.

— Bonjour, comment vous appelez-vous ?

— Cynthia Perez.

— Bien, Cynthia. Pourquoi voulez-vous faire cette émission ?

— La télé ! J'ai toujours rêvé d'en faire ! Nadia – c'est ma copine –, elle me dit tout le temps que je devrais essayer, parce que c'est vraiment mon truc, vous voyez ?

— Parfaitement, nous voyons. Et qu'est-ce qui vous fait croire que vous allez réussir dans ce métier ?

— Ben, ..., c'est Nadia, comme je vous ai dit. Et mes parents aussi, ils seraient trop fiers de moi !

— D'accord, Cynthia. Je ne sais pas si mes collègues ont d'autres questions ? (...). Non. Bien, nous vous remercions. Au revoir.

— Je suis prise alors ? C'est bon ?

— Nous verrons. Il faut que nous rencontrions l'ensemble des candidats avant ... Si vous êtes retenue, on vous contactera, ne vous en faites pas...

La timide, ensuite. Un filet de voix. Assise les mains sous les cuisses. Regard fuyant. Décourageante de faiblesse et d'inexistence.

La décalée. A emprunté la robe de soirée sépia de sa mère pour se rendre à l'audition déguisée en Barbara.

Le Black très policé. Se croit à entretien d'embauche dans l'administration. Veste à carreaux sur chemise à rayures. Déplorable accord vestimentaire.

Et des allumeuses.

Et des branleurs.

Une sacrée collection d'écervelés que les trois jurés du casting sanctionnaient en un coup d'œil. C'en était d'une déconcertante facilité, tant

l'ensemble des postulants révélait une rare inconsistance de personnalité.

Toute la journée à subir les mêmes propos lénifiants, à se coltiner les mêmes tronches. Assez des rougissements, des gloussements, des toussotements et des tortillements ! Mickey s'en voulait d'avoir accepté de rendre service à Sam. Un service, tu parles ! Se taper ce défilé d'abrutis post-pubères quinze jours de rang, pour un médiocre cachet. Et l'assistante de prod qui se croyait obligée de prendre son rôle au sérieux... Qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Les profils recherchés étaient parfaitement identifiés. Il ne restait qu'à remplir les cases. Quelle importance que Foireuse soit plus frisée que Nunuche ou que Blaireau cause plus que Mollasson ?

L'œil noir de Mickey jaugea la bimbo qui entra dans la salle en roulant des hanches. Vingt ans à peine. Bien trop maquillée. Jean ajouré. Ceinture en métal. Ficelle du string qui dépasse. Rouge, of course. Pas baisable. DEFONÇABLE.

Il s'était posté devant la fenêtre et tournait ostensiblement le dos à la jeune femme, debout derrière les deux autres examinateurs. D'un regard, l'assistante l'avait pourri. Il s'en cognait. Comme il se cognait de ce que sa troisième épouse lui racontait au téléphone. Il observa la foule massée en bas, devant l'entrée de l'hôtel. Plus d'un millier de personnes parquées derrière les barrières. Des vigiles filtraient les entrées, laissant pénétrer les candidats par groupe de dix – cinq filles et cinq garçons – ; tous rameutés par la géniale idée de Sam : organiser une tournée de castings dans les quinze plus grosses villes de France pour faire du battage avant le lancement de l'émission. Et en avant le chapiteau aux illusions ! Un vrai cirque publicitaire orchestré par les épées du marketing de TVAs.

Mickey abrégua son absence de conversation avec sa femme à l'instant où l'assistante saluait d'un « merci » glacial la prestation de l'aspirante starlette.

Il ne pouvait plus les voir en peinture, ces candidats tendus, maladroits, aux sourires constipés, costumés pour un réveillon.

— En fait, j'espère que ça me permettra de vivre une aventure extraordinaire. Vous voyez, ma vie au quotidien, c'est un peu galère. Mes parents sont au chômage. J'essaie de m'en sortir. J'ai un CDD à la CAF et je suis des cours par correspondance à côté. Alors, la télé, le show-biz, ça serait une chance inouïe !

Trop bien. Trop lisse. Trop sensée. Qu'est-ce qu'elle fout là, celle-là ?

— Moi, je vais vous le dire, le truc. Si je veux faire cette émission, c'est pour

rencontrer la femme de ma vie. Voilà.

Le 100^{ème} à se la jouer grande romance ce matin... Exactement le genre de queutard masqué qui, une fois lâché dans le poulailler, fera un carnage ! D'ici à ce que ça dégénère en agression sexuelle avec une pseudo Ste Nitouche... À proscrire. Mais, ..., qu'est-ce qui lui prend, l'assistante ? ! Cette petite merdeuse est en train de déclarer qu'il n'a pas l'air mal ! Mal baisée, ouais ! Elle veut se ménager son quota de tests approfondis, hein, c'est ça ? ! Et merde, tiens, va pour cet abruti. C'est pas moi qui gérerai le Bronx, une fois l'émission commencée !

Et ce tas de cloches qui se lamentent. Je les entends dans le couloir, en allant pisser, les aigris, les refoulés qui se montent le bourrichon : « C'est dégueulasse ! Comment ils peuvent te juger en à peine 10 secondes ? ! », « Y'en a un, il m'a même pas calculée ! ».

Geignez, mes agneaux, vous ne savez pas ce que vous ratez !

3. And the winner is ... :

Lorsque Rafik arracha le combiné des mains de sa sœur, il sut tout de suite que ce coup de fil allait bouleverser le cours de sa vie.

Il raccrocha et une bouffée d'air chaud le suffoqua ; un fourmillement le parcourut et un cri de joie s'étrangla au fond de sa gorge. Ses yeux s'embuèrent enfin, laissant monter le hurlement coincé sous la glotte.

Il sauta sur place. Exécuta des figures désordonnées. Entra dans une sorte de transe. Mugit comme un veau enrôlé et rua comme un âne épileptique pour finir par se rouler par terre en psalmodiant :

— Yesss ! Y-e-ssss ! Y-E-SSSS ! YESS ! YESS ! !

Lorsque, mue par un fol espoir, Lisa posa la main sur le combiné que lui tendait sa mère, elle sentit ses jambes ployer sous elle. Un voile de pâleur lui recouvrit le visage et ses poumons se soulevèrent péniblement. Quelques instants plus tard, elle voulut raccrocher mais se trouva dans l'incapacité de reposer l'appareil. Sa mère se précipita pour amortir le lent et sinueux affaissement de son corps maigrichon. Elle la retint par les épaules, ses épaules laiteuses, parsemées de taches de rousseur.

La grosse voix de sa mère résonna dans son crâne avec des intonations angoissées, bientôt lointaines.

Lisa s'abandonna à l'évanouissement, une esquisse de sourire sur le trait de ses lèvres.

4. Révision technique :

Dix fois. Cela faisait au moins dix fois qu'il lui répétait qu'une caméra à cet emplacement, vue la configuration du plateau, c'était une ineptie. Ce type était exténuant.

Sam Valtz, cheveux lustrés plaqués en arrière, chemise moirée et quincaillerie clinquante, papillonnait dans le vaste living. Marc Tisserand le détestait déjà. Il ne goûtait guère aux collaborations forcées avec des maisons de production de seconde zone et avait interprété comme un désaveu son affectation à cette émission. Le genre de camouflet dont il se croyait à l'abri, fort de sa trentaine d'années d'expérience dans le milieu de la télévision. À présent, il y faisait figure de dinosaure et éprouvait une pointe de mélancolie à l'idée d'avoir œuvré par le passé aux côtés de légendes du petit écran.

Pendant que Tisserand s'égarait dans ses souvenirs, Valtz s'évertuait à réclamer force caméras dans les moindres recoins en dépit de son ignorance des simples notions de plan, d'angle de vue, de profondeur de champ...

Ils empruntèrent un couloir orné de panneaux d'interdiction de fumer et de parler.

Valtz jactait, rivé à son portable, jetant des coups d'œil désordonnés dans toutes les directions. Derrière le miroir sans tain du salon, il s'appuya sur la caméra posée sur un trépied coulissant. Son regard sauta du bar américain à la terrasse en stuc, puis revint vers le technicien qui procédait sous son nez à quelques essais de travellings.

Il raccrocha, consulta sa montre et poussa un grognement.

— J'ai rendez-vous. Faut que je file. Allez, soyez pros, les enfants !

Il administra une petite tape sur l'épaule d'Anaïs Liebermann, son assistante. Cette salutation familière eut pour conséquence de l'adouber dépositaire des pleins pouvoirs.

Anaïs faisait partie de ses égarés de l'audiovisuel, mus par une passion initiale – le cinéma dans son cas – sacrifiée sur l'autel de multiples jobs ingrats et qui échouent par défaut, histoire de ne pas se griller dans le porno, chez un producteur bidon. Dès l'entame de sa collaboration avec Sam Valtz, Anaïs n'avait jamais été dupe. Elle prenait les trop nombreux appels des banquiers qui tentaient de joindre son patron et recevait les courriers d'huissiers au bureau.